

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 47

Artikel: Les débuts de Zeppelin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-713124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les débuts de Zeppelin

Le comte Zeppelin dont le nom a passé à la postérité comme celui d'un des premiers inventeurs du ballon dirigeable était connu déjà, en Allemagne et en France, pour un tout autre motif. En effet, au moment de la guerre franco-allemande de 1870, il commanda la première patrouille envoyée sur territoire français par le commandement allemand, et il fut à deux doigts d'y laisser ses os. Le récit de sa randonnée que publièrent, à l'époque, plusieurs journaux, et au sujet duquel nous faisons évidemment toutes réserves quant à l'exactitude des faits relatés, intéressera néanmoins nos lecteurs qui y trouveront le reflet d'une époque militaire périmée de nos jours, mais dont le caractère héroïque est resté présent à toutes les mémoires.

*

Le 23 juillet 1870, le colonel du 3^e dragons, à Karlsruhe, fit appeler les lieutenants de Winsloë et de Gayling et leur donna l'ordre d'être rendus le lendemain matin à Hagenbach pour faire une reconnaissance concurrentement avec des officiers des dragons de la garde.

Le 24 juillet, à l'heure fixée, les deux officiers accompagnés d'un brigadier et d'un homme, étaient à Hagenbach. Ils y trouvèrent le capitaine comte Zeppelin, officier à l'état-major wurtembergeois, commandant la reconnaissance, les lieutenants de Wechmar et de Villiez, de la garde badoise, deux brigadiers et trois hommes de la garde.

Le capitaine fit connaître aux officiers la mission dont il était chargé: «Elle consistait, leur dit-il, à reconnaître si des rassemblements importants de troupes françaises étaient massés entre la frontière et Woerth. Ils marcheraient groupés, tant qu'ils ne se heurteraient pas aux détachements ennemis; si l'ennemi était le plus fort, ils se disperseraient et continueraient la reconnaissance individuellement, chacun pour son compte. Il leur fallait être de retour le lendemain 25 juillet.»

La reconnaissance se mit en route sans plus tarder, précédée d'un homme de pointe. Elle dépassa les avant-postes allemands et arriva à la frontière en vue de Lauterbourg. L'homme de pointe s'approcha avec beaucoup de circonspection de la petite place. Il reconnut que le pont-levis sur la Lauter n'était pas levé et n'aperçut aucun uniforme ennemi. Officiers et soldats se lancèrent alors et traversèrent la ville en plein galop.

Après avoir dépassé Lauterbourg d'environ 500 mètres, le détachement

s'arrêta. Les hommes mirent pied à terre, abattirent avec leurs haches de campagne deux poteaux télégraphiques et en coupèrent les fils, afin que la présence de la reconnaissance sur territoire français ne fût signalée que le plus tard possible.

Le détachement continua ensuite à s'avancer, en redoublant de précautions. En pointe marchait, avec un dragon, le lieutenant de Winsloë, qui avait beaucoup chassé dans la Basse-Alsace et la connaissait parfaitement. La grande route fut abandonnée et l'on chemina à travers champs, lançant de droite et de gauche des petites patrouilles de flanc.

Vers midi, on arriva devant Nechwiller; l'ennemi n'était pas signalé. Il fut décidé alors de prendre un léger repas et de faire boire et manger les chevaux. Les cavaliers mirent pied à terre à l'entrée du village, en halte gardée, et se firent apporter par les habitants, moyennant payement, tout ce qui leur était nécessaire. Ils se saisirent d'un facteur et prirent ses lettres et journaux.

Après cette halte, d'une demi-heure environ, le détachement remonta à cheval en observant les mêmes précautions, et arriva entre quatre et cinq heures du soir à Trimbach. Les hommes et chevaux se rafraîchirent devant l'auberge. Pendant ce temps, le capitaine Zeppelin, infatigable, parcourait le village. A la mairie, il vit affichées deux proclamations de l'empereur Napoléon III. Il prit note des passages les plus intéressants. Il avait à peine terminé, qu'un cavalier placé en vedette vint à toute bride l'avertir qu'un gendarme et un lancier arrivaient à l'autre issue du village. Le capitaine appelle à lui ses hommes et se jette sur les Français. Il aborde le premier le lancier qui, très bravement, pointe et blesse son cheval; mais ce malheureux reçoit quatre coups de sabre et un coup de feu. Il tombe et est pris, ainsi que le gendarme. Les sacoches sont fouillées et de précieux renseignements restent aux mains de l'ennemi.

Le lancier blessé est confié aux soins de ses compatriotes; puis le capitaine Zeppelin remet le gendarme en liberté; grave imprudence, car cet homme n'eut naturellement rien de plus pressé que d'aller rendre compte de ce qui lui était arrivé.

La reconnaissance continue; peu après avoir dépassé les dernières maisons de Trimbach, la pointe signale la présence d'une patrouille française d'environ vingt hommes. Le capitaine ne s'émeut pas et se prépare à rece-

voir le choc malgré la disproportion du nombre; mais la patrouille se défile derrière une crête et disparaît.

On repart. Les chevaux de prise avaient été emmenés; le capitaine Zeppelin qui ne pouvait plus se servir de son cheval depuis sa blessure montait celui du gendarme; mais cet animal lourd et maladroit tomba au passage d'un fossé en entraînant sous lui son cavalier. Le capitaine prit alors le cheval du lancier.

A la station d'Hunsbach, les appareils télégraphiques sont brisés sous les yeux du chef de gare terrifié, mais, faute d'instruments spéciaux, on ne peut détériorer la voie.

Au coucher du soleil, la reconnaissance avait atteint la grande route de Haguenau à Wissembourg, à 40 km de Strasbourg. Le capitaine Zeppelin se décida à passer la nuit dans un bois. Dès qu'il y fut arrivé, il rédigea une dépêche relatant tous les événements de la journée, y joignit les lettres et journaux pris sur le facteur et les papiers trouvés dans la sacoches du gendarme, et donna ordre au lieutenant de Gayling, le moins ancien, de porter ces renseignements au général chef d'état-major à Karlsruhe.

L'officier partit à la nuit noire; il était accompagné de deux hommes ayant chacun un cheval de main, celui du capitaine Zeppelin, blessé, et celui du gendarme. Il se proposait de regagner le territoire allemand par les bois qui bordent la frontière et de franchir la Lauter sur un point qu'il ne supposait pas gardé, au moulin de Bienwald. Après avoir cheminé quelque temps, il aperçoit tout à coup un escadron de lanciers qui marchait sur la grande route à sa rencontre; il se jette rapidement dans un verger, recommande à ses hommes le plus profond silence et leur ordonne de lâcher leurs chevaux de mains au cas où ils seraient dépistés. Mais leur présence ne fut pas éventée, l'escadron français continua paisiblement sa route, passant si près qu'ils entendaient les officiers causer entre eux.

Remis de cette chaude alarme, le lt. de Gayling reprit tranquillement sa route et atteignit sans incident le village de Schleithal. Là, il apprit d'un paysan que le moulin de Bienwald était occupé par un poste français. La route du retour semblait donc barrée. Que faire? Essayer, la nuit, de trouver un autre passage dans ce bois fourré, il n'y fallait pas songer. L'officier allemand résolut de payer d'audace. Il se dit que, couvert par l'obscurité, son uniforme ne sera pas reconnu, que le poste ennemi ne se méfiera pas de ca-

valiers venant de l'intérieur des lignes. Il joua le tout pour le tout et bravement il s'approcha silencieusement, le revolver à la main, de la petite maison douanière, devant laquelle les Français avaient formé les faisceaux. Les deux dragons le suivaient de près, le sabre à demi sorti du fourreau. Il est accueilli par un «Bonsoir, Messieurs» auquel il répond dans les mêmes termes et il passe; mais les dragons sont reconnus au passage. Le poste prend les armes et fait feu sur les cavaliers qui traversent au galop le pont de la Lauter. Personne n'était touché.

A l'abri de tout danger sur territoire allemand, la mission devait se terminer facilement: le Rhin fut franchi à 4 heures du matin et, à la première heure, les renseignements étaient remis au chef d'état-major.

Le capitaine Zeppelin et ses compagnons passèrent toute la nuit dans le bois. Ils dormirent peu, comme on le comprend. Au petit jour, ils quittèrent leur abri, réduits à neuf hommes par suite de l'envoi des renseignements. Ils continuèrent à s'enfoncer dans la Basse-Alsace et prirent la direction de Woerth; le Lt. de Winsloë marchait toujours en pointe. Malgré l'heure matinale, les paysans étaient déjà aux champs, mais ils fuyaient éperdus dès qu'ils apercevaient les Allemands, et cela se comprend aisément. On en saisit un. Interrogé, cet homme feignit d'abord de ne rien comprendre, puis il déclara qu'il n'y avait aucune troupe française dans les environs, et finalement conduisit le détachement chez le maire du village voisin. Tout d'abord ce fonctionnaire refusa de répondre aux questions des Allemands; mais le Lt. de Villiez tira son revolver et l'en menaça. Il lui fallut bien parler et donner les renseignements et journaux demandés.

La patrouille poussa ensuite jusqu'à Woerth. Elle y arriva vers 9 heures du matin. Aucun soldat français ne s'y trouvait, mais l'agitation des habitants fit connaître que la présence des Allemands sur le territoire était signalée. Woerth avait alors une caserne de gendarmerie: sans aucun doute, le gendarme pris la veille avait raconté sa mésaventure.

Les chevaux, par cette chaleur de juillet, n'en pouvaient plus. Personne n'avait mangé depuis le matin. Il fut décidé qu'on irait prendre un peu de repos à Schirlenhof, petit hameau ignoré, perdu au milieu des bois. On n'avait pas grand risque d'y trouver l'ennemi, croyait-on, et on se rapprochait du chemin de fer de Haguenau à Niederbronn, où l'on aurait sûrement des renseignements. C'était le dernier objectif de la reconnaissance.

On gagna donc Schirlenhof. Ce ha-

meau est situé au fond d'une vallée. Il se compose d'une dizaine de feux à peine; au centre, se trouve une modeste auberge placée au fond d'une cour, une petite grange est attenante à la maison. Les habitants n'avaient pas vu de patrouilles françaises; ils entouraient les étrangers avec curiosité, mais avec un air d'insolente provocation, cela se conçoit.

Au clocher

Un petit collège de campagne, peint par le soleil, lavé par la pluie qui vient de Genève; droit derrière, les pentes escadent le Jura, avec des îlots de sapins réguliers et massifs; devant, les vergers descendent mollement vers le lac d'étaïn fondu.

Le petit clocher du collège est fermé par des lames de sapin bruni; par les jours, en approchant le visage, on voit le paysage par bandes horizontales: en bas, les prés, avec les pommiers échevelés; au milieu, le mariage des vergers et de l'eau métallique; en haut, le ciel intensément bleu, avec des escadrilles de nuages bêtement ronds.

Ce clocher, c'est le gîte de Fahrni. On l'a placé là, le premier jour, pour guetter les avions et donner l'alarme en frappant sur la petite cloche à devise latine. Il est donc chez lui. Il a un pliant avec le dessus en velours rouge. Il a un tabouret-bibliothèque avec une dizaine de livres que lui a prêtés l'institutrice. Il a une longue-vue pour guetter les avions, bien sûr, mais aussi pour regarder la belle Louissette qui lave les légumes à la fontaine voisine, et pour voir monter la nuit dans les creux du terrain, les vallécules, les molles ondulations des prés; et l'ombre submerge tout-à-coup tout le pays...

Le capitaine Zeppelin fait mettre pied à terre à sa troupe devant l'auberge. Il commande un léger repas et fait entrer tous les chevaux dans l'étroite grange où ils ont peine à tenir; ils sont débridés et on leur donne la mulette d'avoine: seconde imprudence plus grave que la première (la liberté rendue au gendarme) et qui devait perdre la reconnaissance! (A suivre.)

Croquis de mobilisation

On lui a dit:

— Tu dois t'enquiquiner, dans ton clocher?

Il n'a répondu que ce mot, avec le dédain des forts pour les miteux:

— Gamins!

C'est tout. Le reste, il l'a gardé pour lui; par pudeur. On ne dit pas ces choses que l'on sent en soi. Mais il a pensé «C'est une mission de confiance; on ne s'ennuie pas en la remplissant. Pendant que vous rampez, je veille là-haut!... Puis il a senti obscurément, sans pouvoir bien se l'exprimer: «Surtout je veille sur mon coin de pays à moi. Avec ma longue-vue, je vois tout là-bas les peupliers qui chantent dans le vent, tout près de chez moi. Je vois une partie de mes champs, je devine ma maison, auprès de laquelle jouent mes gosses. Cette petite fumée, c'est peut-être ma femme qui cuit pour les cochons. Sacré nom de nom, s'il arrivait quelque chose, c'est pour eux que j'aurais été placé là. Et pas pour des prunes!...»

— Gamins!

Il n'a rien dit de plus. Mais il a tiré deux ou trois fois sur sa pipe, puis il a disparu sous la porte basse où commence le petit escalier en colimaçon qui grimpe là-haut.

Sgt. P. Chessex.

Pour se distraire au cantonnement

Solutions des problèmes posés dans le numéro précédent.

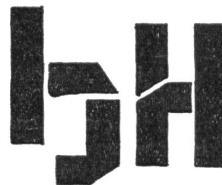
Mots croisés. — Voici la solution:

G	Y	R	O	S	C	O	P	E	S
U	S	I	T	E	■	R	I	T	E
I	■	C	E	V	E	N	N	E	S
M	O	I	S	E	■	E	T	■	■
B	U	N	■	R	A	R	E	T	E
A	R	E	■	E	R	O	■	R	U
R	S	■	A	M	I	N	G	I	R
D	E	T	R	E	S	S	E	■	E
E	■	O	I	N	T	■	C	A	■
S	A	N	A	T	O	R	I	U	M

La date trompeuse. — L'une des deux personnes téléphone de New-York, à 22 heures, le mardi 24 juin, à un correspondant de Paris. Il est, dans cette dernière ville, 3 heures du matin et le 25 juin, ce qui fait avoir raison aux deux interlocuteurs.

★

Minuscule et majuscule. — Voici comment il faut donner les deux coups de ciseaux et ensuite assembler les morceaux:



★

Le collier de perles. — Les bandits allaient commencer à dîner, avons-nous dit. A l'annonce de l'arrivée des policiers, le chef a vivement caché le collier dans la soupière et remis le couvercle.

★

Casse-tête. — Les allumettes à retirer sont marquées par des lignes pointillées et les nouveaux emplacements par des gros traits. Vous avez alors 5 carrés au lieu de 7:

